

www.e-rara.ch

Voyage pittoresque autour du monde

Dumont d'Urville, Jules-Sébastien-César

A Paris, MDCCCXXXIV [1834]

ETH-Bibliothek Zürich

Shelf Mark: Rar 6081

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-23445>

Chapitre XXIII. Malaisie. - Ile Célèbes.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

d'ignames, patates, cannes à sucre, et autres productions intertropicales.

Pendant le séjour de M. Freycinet à Rawak, en 1818, le chef d'Aïou-Baba vint lui rendre visite. C'est l'homme que ce navigateur désigne sous le nom de Moro, variante probable de celui de Moudo.

« Les Papous avec lesquels nous avons communiqué, dit M. Freycinet dans sa relation, nous avaient paru intelligens et spirituels; mais aucun n'égalait, sous ce double rapport, Moro, l'un des chefs des îles Aïou, qui vint à notre observatoire. Il parlait le malais avec facilité, nous adressait mille questions et voulait une explication de tout ce qu'il voyait parmi nous d'extraordinaire. Il me demanda avec instance un thermomètre. Je ne sais s'il en comprit l'usage; mais il parla pendant long-temps à ses compagnons, et l'on eût dit qu'il leur en expliquait l'utilité.

» Moro était nu, ne portant qu'un simple *langouti*, en écorce de figuier; il était trapu et avait une immense chevelure, comme tous ses compatriotes. D'un caractère vif et gai, nous flattant avec beaucoup d'adresse lorsqu'il voulait obtenir une chose; il me fit entendre que, pour rester en ma société, il lui fallait un costume plus décent que le sien. En conséquence, il obtint insensiblement un pantalon, puis une chemise, puis un mouchoir pour décorer sa tête, etc. Fier de son nouveau costume, il partit pour la baie de Kabareï, sans doute pour y étaler sa *braverie*.

» Le lendemain, il revint de bonne heure avec deux tortues, qu'il me vendit. Dès-lors, il s'établit notre commensal habituel, au point qu'il couchait même à bord. Il étudiait et imitait nos manières avec une facilité et une aisance qui nous surprirent; à table il se servait du couteau et de la fourchette aussi bien que nous. Il est vrai qu'à travers cette sociabilité improvisée, il perceait, de temps à autre, quelques traits de simplicité native; mais, sur notre remarque, il était le premier à en rire et de bon cœur. Une fois, il imagina de renverser tout d'un coup la poivrière dans le creux de sa main et d'en avaler, d'un seul coup, tout le poivre. Je crus qu'il allait étouffer; mais, bien loin de là, il ne fit que se récrier sur l'excellence d'un tel régal: *bagous! bagous!* (bon! bon!) répétait-il. Il regardait avec tant de satisfaction tout ce qui était sur la table que, pour le contenter, je consentis à lui laisser prendre le verre, la bouteille, l'assiette, etc., dont il s'était servi. Sa joie fut au comble quand je lui eus donné un

petit panier pour emballer toutes ces richesses. Il me témoigna sa reconnaissance par le don de plusieurs perles et du plus bel oiseau de paradis que j'aie apporté de ces contrées. Il ne s'en tint pas là, il nous rendit de signalés services. Comme nous étions entourés continuellement d'une multitude de pirogues, il s'établit notre officier de police et notre courtier général. Il faisait nos marchés avec ses compatriotes; c'était toujours à notre bénéfice: il est vrai qu'il y trouvait aussi son compte. Si, par exemple, nous consentions à donner neuf couteaux pour une certaine quantité de denrées, il me disait que c'était assez de cinq, mais n'en livrait que quatre au vendeur, ce qui paraissait le satisfaire, et gardait le cinquième pour lui. Il s'attacha à me démontrer que cette manière d'agir ne m'était pas désavantageuse; j'en convins volontiers, en riant de son industrie.

A son tour, en 1828, M. d'Urville fit la géographie du groupe d'Aïou. Des pirogues voulurent s'approcher de son navire; mais, comme la fièvre et la dysenterie régnaient à son bord, il ne voulut pas s'arrêter dans ces parages. De ses opérations, il résulte que les limites géographiques de ce groupe sont en latitude 0° 19' et 0° 41' N.; en long. 128° 21' et 128° 45' E.

A seize milles au N. N. E. des îles Aïou, se voit encore le petit groupe *Asia*, découvert en 1805 par le navire de guerre de ce nom. Revu en 1823 par le capitaine Mackenzie, il fut exploré en 1828 par M. d'Urville. Ce sont trois petites îles basses et boisées. On ne sait si elles sont peuplées. Lat. N. 0° 58'; long. E. 128° 48'.

CHAPITRE XXIII.

MALAISIE. — ÎLE CÉLÈBES.

Nous avons laissé l'*Oceanic*, le 13 août, à la hauteur de l'île Waigiou. Dans les jours qui suivirent, Pendleton laissa porter pour doubler par le N. l'île Morty, l'une des Moluques, et attaquer ensuite l'île Célèbes. Quoique la brise soufflât assez rondement du S. S. O., la mer était unie comme une glace: on se serait cru dans un bassin, tant l'abri des grandes terres donnait à ces parages un aspect différent de celui de la Mer du Sud. Le 14 au soir, nous aperçûmes le cap Salavaï de l'île Guilolo; le 15, Morty était doublée; le 17, Célèbes était en vue. L'*Oceanic* avait devant lui le cap Coffin qui la termine au N. E. et les petites îles Banka qui la flanquent. Au-delà de la pointe avancée et dans la région intérieure, se révélaient le mont Koblat et celui des Deux-Sœurs. Le mont Koblat est un cône ré-

gulier, qu'on aperçoit par un temps serein à d'énormes distances : les Deux-Sœurs sont deux pitons d'une hauteur moitié moindre, mais très-saillans pour ceux qui arrivent de ce côté. A trois milles au N. E. du plus septentrional de ces pitons, gît une troisième montagne, sur laquelle on remarque une cavité à bords aigus, décelant un cratère éteint, puis un autre monticule à l'E., conique, noir, complètement nu, avec tous les caractères d'un sommet ignivome. La première de ces montagnes fut nommée *Volcan* par M. d'Urville. Toute cette contrée semble avoir été, à d'autres époques, profondément travaillée par des feux souterrains, et il ne serait point impossible qu'on y trouvât encore quelques fumerolles.

Le 18 août au soir, saisi par le calme, *l'Oceanic* était encore sous le cap Coffin. Devant sa proue, s'ouvrait le canal de Banka, dans lequel nous donnâmes le jour suivant. La côte étant à l'acore, *l'Oceanic* rangea à un demi-mille de distance le cap Coffin, morne équarri, boisé et de peu d'élévation; puis tour à tour il prolongea les îles de ce chenal, Banka, Ganga, Salice et Kabroukan, passa devant le petit village de Likoupan, où l'on voyait flotter le pavillon hollandais, doubla ensuite à deux ou trois cents brasses de distance le cap N. de Célèbes, découvrit le cône de Toua-Manado et les petites îles Nain, Mantrau, Siandien et Bounakin; puis se présenta devant la vaste baie de Manado, Lâvre immense, mais ouvert et peu sûr, d'un ancrage difficile d'ailleurs, la mer ayant soixante à quatre-vingts brasses de fond à une demi-encâblure du rivage.

L'Oceanic avait déployé son pavillon en tête de la rade, et il venait de s'engager à l'intérieur, lorsqu'une chaloupe néerlandaise accosta le bord. Un officier et trois soldats de marine, montés sur le pont, demandèrent à parler au capitaine. Pendleton les fit descendre dans la chambre où se tint une sorte de conseil qui dura une demi-heure environ. Le résultat fut que la rade de Manado, privilégiée pour les navires bataves, faisait payer beaucoup trop cher aux navires étrangers l'hospitalité de son ancrage, en limitant en outre à un petit nombre de jours le temps d'une relâche. Le capitaine américain ne semblait pas d'humeur à passer sous ces fourches-caudines.

Quand il reparut, il était furieux : « Méchans juifs néerlandais ! s'écriait-il, s'ils pouvaient faire payer l'air qu'on respire dans leur rade, ils le feraient. Non, *l'Oceanic* ne leur donnera pas un seul dollar. Ils ne savent pas à qui ils ont

affaire. » Ces mots dits, il se retourna vers l'officier : « Monsieur, ajouta-t-il, je voulais prendre chez vous de l'eau et des vivres; mais, au compte que vous me faites, ils seraient trop chers. Je vais gouverner sur Manille. » A l'instant même, il fit mettre son navire en panne pour ne pas s'engager plus avant dans la baie.

Depuis plusieurs jours, il avait été convenu entre Pendleton et moi que je le quitterais à Manado. La dernière campagne de *l'Oceanic* avait été stérile : avant de rentrer à New-York, Pendleton voulait battre une fois encore la côte N. O. de l'Amérique. Ce nouvel itinéraire contrariait le mien. Une portion de la Malaisie et les plus grandes terres australes restaient encore inexploitées pour moi; elles me promettaient des études curieuses et graves. Elles devaient former l'un des plus précieux butins de ma circumnavigation. Il n'y avait donc pas lieu d'hésiter : il fallait quitter mon digne ami, mon excellent capitaine. Quand je l'embrassai, des larmes me vinrent aux yeux; lui-même était ému. « Nous nous reverrons, me dit-il, nous nous reverrons. Des croiseurs comme nous se retrouvent, fût-ce au bout du monde. Quelque part que vous alliez, recommandez-vous de *l'Oceanic*; c'est un poisson de mer que tous les parages connaissent. » On porta mes malles dans l'embarcation néerlandaise qui me donnait passage jusqu'à la côte; après quoi m'affalant par l'échelle, je cherchai à abrégier cette scène d'adieux. Les rameurs hollandais m'emportèrent; *l'Oceanic* s'orienta pour reprendre le bord au large. Pendant quelques minutes, je pus voir Pendleton debout sur le couronnement, et me saluant encore de son porte-voix. Long-temps j'agitai vers lui mon mouchoir, long-temps je tins mes yeux fixés sur ce joli navire, qui avait été ma seule demeure depuis près de deux années, auquel j'étais attaché comme son équipage. Mais le gracieux *Oceanic* s'ébattait au loin sur la mer avec ses voiles blanches, me fuyant, me laissant seul sur une grève étrangère, et bientôt il disparut entièrement à ma vue.

Les attentions de l'officier néerlandais calmèrent un peu ces regrets d'une brusque séparation. A mi-chemin de la côte, une pirogue nous rejoignit; elle portait deux Européens vêtus de toile blanche à la façon créole et coiffés d'immenses chapeaux de paille. C'étaient deux Français établis depuis long-temps à Manado, MM. Barbier et Martin. M. Barbier, ancien officier de la marine impériale, avait fait dans l'Inde la campagne de *la Sémillante* : destitué pour ses opinions en 1815, il commandait alors une petite

goëlette avec laquelle il faisait le commerce des Moluques.

Cette rencontre imprévue, les bontés que ces messieurs et le résident de Manado eurent pour moi pendant ma courte halte, me firent regretter de n'avoir pas plus de temps à donner à cette reconnaissance de Célèbes. A peine arrivé, je songeai sur-le-champ aux moyens de sortir de cette espèce d'impasse au milieu des mers malaises. M. Barbier ne devait partir pour Amboine qu'à vingt jours de là ; et peut-être eût-il fallu patienter pendant ces trois semaines, si un brick de guerre hollandais, *le Siva*, affecté au service de Manado, n'eût reçu l'ordre de mettre à la voile pour une mission urgente. Le résident, M. Pietermat, me fit offrir passage à bord, ce que j'acceptai de grand cœur. Nous devions partir le 23.

Deux jours me restaient donc pour voir Célèbes ; et grâce à M. Barbier, ils furent utilement remplis. Cet excellent compatriote me présenta au Résident, qui me fit le meilleur accueil. Désormais je fus admis à tous les plaisirs, à toutes les fêtes. Une partie devait avoir lieu le lendemain même au lac de Tondano, excursion demi-scientifique, demi-pittoresque, projetée en l'honneur de quelques Hollandais de distinction, voyageurs comme moi. On me convia à cette promenade, et j'acceptai avec reconnaissance. Un jour seul me restait alors pour voir le littoral ; je m'empressai de l'utiliser.

Quand on arrive du large, Manado ne se présente guère que comme un amas de cases basses aux toits inclinés, dominées elles-mêmes par une habitation à deux étages, demeure du Résident. Un mur d'enceinte, garni de quelques canons, est la seule défense de ce château que domine le pavillon hollandais (XXV — 2). Assis sur le bord de la mer, le village est flanqué à sa droite d'une chaîne ondulée dont un rameau va mourir vers la mer, à une ou deux lieues du rivage ; à sa gauche s'élève le Koblat. A gauche et à droite du fort s'étendent les maisons du village, d'un genre d'architecture particulier à Célèbes, élevées sur des pieux équarris, construites en planches, souvent avec des fenêtres ornées de sculptures. Celles des chefs surtout sont des édifices importants précédés d'une sorte de péristyle quadrilatéral, et surmontés d'un faite très-raide et couvert de chaume. Les Hollandais fixés dans le pays n'ont pas cherché à y introduire un autre mode de construction. La population de Manado, quoique évidemment d'origine malaise, n'avait point pourtant la face équarrie et osseuse qui caractérise cette race dans les autres grou-

pes. Le teint de ces indigènes était plus clair, leur visage plus rond, leur corpulence moins marquée. Parmi les races de l'intérieur de Célèbes, cette dissemblance devait se prononcer d'une manière encore plus saillante.

Le 21 août, à six heures du matin, tout ayant été disposé dès la veille pour notre pèlerinage au lac de Tondano, nous nous mîmes en route en nombreuse compagnie. Pour faire les honneurs de cette partie à ses hôtes, le Résident s'était joint lui-même à la caravane. D'excellents chevaux, doux et pleins de feu, nous attendaient dans les cours de la résidence. Cent cinquante serviteurs, les uns à pied, les autres montés, devaient nous servir d'escorte ou porter nos bagages. C'était vraiment un faste de prince. Quelques palanquins avec leurs relais avaient été réservés pour les personnes qui préféraient ce mode de transport.

Les environs de Manado, semés de jolies maisons qu'encadrent des palissades de sagoutier, me parurent ravissans, par un beau lever du soleil et au milieu de cette espèce de marché triomphale. La route, large et commode, s'ouvrit d'abord sur un terrain légèrement ondulé que couvrent des forêts immenses ; mais bientôt commença une suite de hautes collines boisées, entrecoupées de ravins profonds. Habitues à gravir ou à descendre ces rampes taillées en escalier, nos chevaux ne bronchaient pas sur le revers de ces gorges à pic que terminait un pont en bois jeté sur un ravin et recouvert d'une toiture comme les ponts chinois. Qu'on se figure une longue cavalcade de cent cinquante individus, échelonnés sur des rampes qui serpentent le long des flancs boisés d'une montagne abrupte ; ici les cavaliers de la tête traversant le pont au galop, tandis que d'autres paraissent à peine à la cime de la montagne, et l'on aura une idée du tableau qui s'offrit dans cette pittoresque promenade (Pl. XXV — 1). Les Malais, chargés du service, ne nous laissaient pas le temps de désirer quelque chose ; ils nous prévenaient en tout. Leur nombre était si grand qu'il restait à peine à chacun d'eux quelque chose à faire. Celui-ci ne portait qu'un nid d'oiseau, celui-là une bouteille de vin ; chaque membre européen de la cavalcade en avait douze à ses ordres.

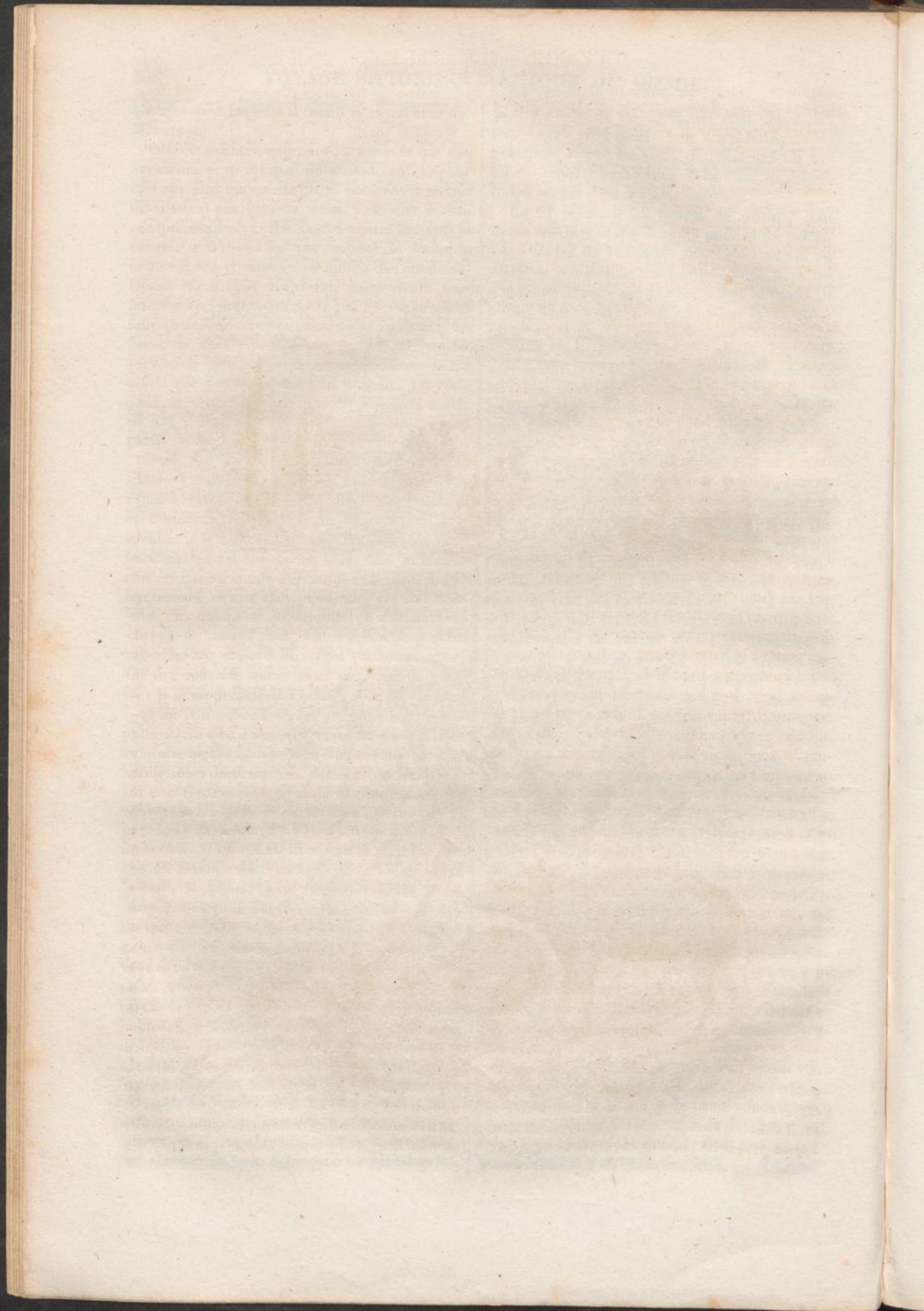
Nous traversâmes ainsi Tawangan, beau village du canton de Darès, distant de cinq milles de Manado, et dont le kapala-balak (chef) faisait partie de notre suite ; puis laissant derrière nous le haut piton du mont Koblat, nous arrivâmes à Passan-Goulang où nous attendait un déjeuner



2. Promenade sur le Lac de Toudou.



1. *Dabirrusus* mâle et femelle. 3. *Iap. cutony*.



somptueux. Trente ou quarante naturels, habillés de toile blanche et rangés sur deux files, devaient nous servir de garde d'honneur. Derrière cette haie de guerriers, se tenaient quelques femmes du pays, timides, se montrant à peine. Quoique jeunes et assez bien costumées, ces femmes n'avaient rien d'engageant dans les traits. Une bouche fort éloignée des narines, un nez court et épaté, des yeux sans expression et sans harmonie, une face comprimée de haut en bas, tel est le caractère de crétinisme qui se produisait sur toutes ces figures. Les femmes semblent, du reste, dans cette île, se tenir dans un état d'infériorité bien prononcée. Leur intelligence ne ment point à leur physionomie. Elles sont esclaves plutôt qu'épouses; et un homme prend autant de femmes qu'il en peut nourrir.

Au-delà de Paoun-Nereng et à dix milles environ de Manado, commencent de sombres forêts, hautes et vigoureuses, impénétrables partout ailleurs que dans la route récemment ouverte par les soins des Hollandais. Ces forêts rappelaient celles de la Nouvelle-Guinée, pour les productions du sol et pour les animaux dont elles sont peuplées. Seulement les oiseaux semblaient, sous ces voûtes fraîches, être plus rares et moins variés qu'à la terre des Papous, tandis qu'au contraire les mammifères offraient déjà de grandes races, étrangères à la Mélanésie, comme le babiroussa et le sapi-outang.

Le babiroussa tient à la fois du cochon et du sanglier, s'apprivoisant comme le premier, armé de défenses comme le second. Comas le nomme cochon-cerf; Valentyn et Seba l'ont tour à tour figuré. Ses formes sont, en général, un peu moins lourdes que celles de ses congénères; sa couleur ordinaire est cendrée-roussâtre, son poil est court et laineux, sa peau mince est presque sans couenne. Cet animal ne se mêle presque jamais aux sangliers sauvages. Poursuivi, il se jette à la mer et plonge fort bien. Valentyn dit qu'il ne fouille pas, mais qu'il se nourrit d'herbes et de feuilles (Pl. XXVI — 4). Le sapi-outang, plus curieux encore, est presque semblable à un veau ou à une petite vache, comme l'indique son nom malai, *sapi* (vache), *outang* (des bois). Il en a le museau, les pattes et l'aspect général, avec deux cornes épaisses et légèrement rabattues sur l'arrière. Son poids est de deux à trois cents livres, et son obésité est d'autant plus caractéristique qu'on l'a classé dans le genre antilope, sous le nom d'*antilopa depressicornis* (Pl. XXVI — 5).

Dans ces forêts peuplées de curieux animaux,

on remarquait, parmi les productions végétales, le palmier sagouer ou gomoton (*saguerus gomutus* Rumph), un superbe palmier, épineux seulement au sommet et aux aisselles des feuilles, d'un port qui ressemble à celui du sagoutier, avec un tronc haut de trente à quarante pieds, nu, lisse, très-droit, surmonté, comme le dattier, par une belle touffe de feuilles; de magnifiques aréquiers, s'élançant parfois jusqu'à 80 pieds d'élévation; des lingoas ou *pterocarpus* très-communs, des varinguis, espèce de *figus*, arbre sacré des Javanais. Quant à la constitution géologique de la contrée, elle consiste généralement en un trachyte ou basalte en décomposition, recouvert d'une couche de terre végétale dont l'épaisseur va parfois de quinze à vingt pieds. A la surface le sol est rarement pierreux, sablonneux jamais.

Nous étions alors dans la partie la plus pittoresque de cette route. Les ravins devenaient plus creux et plus encaissés; à chaque instant il fallait mettre pied à terre; des torrens écumeux, et dans le nombre celui de Manado, barraient fréquemment la route. Cependamment cette zone une fois dépassée, on arriva sur le plateau de Tondano, plateau délicieux où de vertes rizières s'agitaient sous la brise beaucoup plus fraîche à de telles hauteurs. Là, après avoir parcouru le village de Tonsea-Lama, où gisent des tombeaux en blocs de basalte couverts de figures hiéroglyphiques, nous arrivâmes à la chute du Manado, déjà considérable alors, quoiqu'il sorte à peine du lac de Tondano. A cet endroit, le torrent barré par une roche de basalte a peu à peu rongé l'obstacle de manière à s'y frayer un passage encaissé comme celui d'un béal de moulin. Comprimé dans cette issue, le volume entier de ses eaux s'en élance avec force pour tomber, en gerbe épanouie et avec un bruit qui remplit tout le paysage, dans un bassin rempli de remous écumeux. Les parois de ce bassin sont formées de rochers noirs, dépouillés vers leur base, mais revêtus, dans leur partie supérieure, d'un tapis de vingt fougères diverses. Au-dessus des gouffres et dans la roche anfractueuse, voltigeaient des salanganes au corps et aux ailes d'un bleu satiné en dessous, métallique en dessus. Pour donner au voyageur le coup-d'œil complet de cette scène, l'un des derniers résidens a fait bâtir à pic sur le précipice et adhérent au rocher comme un nid d'oiseau, un petit pavillon en écorce et en baguettes de sagoutier (Pl. XXVI — 1).

Aux approches de Tondano, la route s'élargit, les habitations deviennent plus grandes, les

plantations plus considérables. En notre honneur, l'un et l'autre revers du chemin étaient bordés d'une haie de guerriers armés de boucliers et de sabres de bois. Un corps nombreux de kapala-balaks, chefs supérieurs, et de hokkoms, chefs inférieurs, nous attendait à l'entrée de la petite ville, jolie, propre, élégante, avec des maisons vastes et solides, alignées des deux côtés de la rivière de Tondano (Pl. XXVI — 2). Ce cours d'eau coupe en deux parties égales la ville et le territoire, d'où il résulte deux districts qui ont chacun leur kapala-balak. On estime dans le pays à 2,000 ames la population entière de Tondano. L'un des deux districts se nomme Tondano-Touli-Ang; l'autre Tondano-Touli-Mambo. Le mot générique de Tondano semble avoir deux radicales, *ton*, homme; *dano*, eau (hommes d'eau); sans doute parce que la plupart de leurs cases étaient sur pilotis. Aujourd'hui pourtant la plus grande partie de Tondano est située en terre ferme; mais, comme il est aisé de le voir aux pieux qui subsistent encore, naguère le village se trouvait suspendu au sein du lac même. Il en a été chassé depuis qu'une révolte locale obligea les Hollandais à employer le canon contre les Harfours de Tondano; et depuis lors il leur a été défendu de bâtir ailleurs que sur la grève. Seulement il est encore permis à ce peuple de pêcheurs de se rapprocher de l'eau autant qu'ils le veulent. Toutes les cases de Tondano, très-pittoresques avec leurs cornes recourbées empruntées aux Chinois, se mirent dans les eaux du lac ou de la rivière.

Notre halte à Tondano se fit devant la maison de la résidence, située sur une île que présentent les deux bras du Manado. C'est une délicieuse habitation, crépie à la chaux, bâtie, comme tous les édifices des Harfours, sur d'énormes pieux qui exhausent le rez-de-chaussée au-dessus du sol et forment une vaste galerie sous la maison même (Pl. XXVII — 1). Dès que nous y fûmes installés, les chefs du pays vinrent nous rendre leurs devoirs, c'est-à-dire nous toucher la main en s'inclinant, puis avaler un verre d'arak et se retirer. Ces formalités accomplies, nous prîmes un délicieux repas avec du poisson du lac, de belles chevrettes d'eau douce et des choux palmistes d'un goût excellent.

Le jour suivant, dès l'aube, nous étions sur le lac, dont nous devions faire le tour sur de petites pirogues munies de tendelets en feuilles. Du côté de la ville et en avant du bassin, règne d'abord une sorte de marécage couvert de cypéracées et de hautes graminées du genre *arundo* ou *saccharum*, parmi lesquelles apparaissent çà

et là les cloches éclatantes du *convolvulus*, ou les épis purpurins du *polygonum*. Au-delà de ce marais se développe un bassin magnifique de cinq à six milles du N. N. O. au S. S. E. sur deux milles de largeur moyenne. Ses rives, excepté du côté de Tondano, sont bien dessinées, quelquefois même acores. Une chaîne de montagnes les domine, et celles du S., presque toutes volcaniques, élèvent quelques fumerolles. Faudrait-il en conclure que le lac occupe la place d'un ancien cratère?

Dans la partie N., près de Tondano, le lac n'a guère plus de trois à quatre brasses; mais, dans toutes les autres parties, la sonde rapporte de douze à quatorze brasses avec une régularité remarquable. Desséché, le lac serait donc une plaine toute unie. Sur ses bords sont disséminés cinq ou six villages peuplés de pêcheurs, dont les pirogues sillonnent presque toujours le vaste bassin. L'un de ces villages, Passoun, situé au fond même du lac, présente un aspect assez misérable. Débarqués, nous aperçûmes sur la berge d'énormes et longues poutres, sur lesquelles étaient pratiqués plusieurs trous arrondis, disposés de manière à ce que cinq ou six personnes, armées chacune d'un pilon, pussent piler leur riz à la fois. Une de ces machines, destinée, ainsi qu'on nous le dit, aux occasions solennelles, portait aux deux extrémités deux figures sculptées avec les attributs des deux sexes, prononcés fortement et dans le genre des sculptures que je devais voir plus tard à la Nouvelle-Zélande. Les environs de ces villages, semés autour du lac, étaient plantés de rizières et de riches caféeries dont les récoltes appartiennent au gouvernement hollandais.

Après un coup-d'œil jeté sur ces hameaux et sur cette campagne, nous revînmes vers Tondano dans nos pirogues, pêchant ou chassant le long de la route. On ne prit que peu de poissons assez médiocres; mais, en revanche, on tua une foule d'oiseaux, des canards, des poules sultanes, des poules d'eau, et surtout des hérons blancs, noirs et gris (Pl. XXVI — 3).

Quelque désir que j'eusse de prolonger mon séjour dans un pays si beau et au milieu d'une atmosphère aussi salubre, le jour du départ de Manado approchait; il fallut quitter Tondano. Revenus par une autre route, nous traversâmes de riches plantations de café et des clos immenses couverts de riz. Le premier village sur notre route fut Koïa; puis nous vîmes le gros bourg de Tomohon, peuplé de Harfours qui, prévenus de notre arrivée, avaient préparé pour nous leurs plus magnifiques fêtes,

A peine, en effet, avions-nous pris place sous la galerie du kapala-balak que l'enceinte se couvrit de monde. Des danses, des pantomimes, des jeux, furent exécutés tour à tour. La première danse fut celle de dix-huit naturels qui avaient revêtu l'ancien costume national des Harfours. Il consistait en un pagne élégant d'étoffe de soie chamarrée, pagne qui ceignait leurs reins en retombant par-devant comme les franges d'une écharpe. Leur front ceint d'une sorte de turban que surmontait un oiseau de paradis; leur cou chargé de colliers de verroterie; leurs genoux entourés de jarretières munies de grelots bruyants; leur lance emplumée et leur bouclier sculpté; tout cela faisait de ces hommes quelque chose d'assez semblable aux sauvages de convention qui figurent parfois sur notre scène. Le contraste de ce costume primitif était d'autant plus saillant, que près de ces Harfours se trouvaient d'autres Harfours de la garde du gouverneur, vêtus à l'européenne. (Pl. XXVII — 2).

Après cette danse, une autre danse eut lieu, bien plus pittoresque, bien plus générale. Cent cinquante à deux cents jeunes Harfours, revêtus du simple sarong (sorte de blouse malaise), avec le mouchoir en turban et l'oiseau de paradis pour aigrette, s'ébranlèrent tous à la fois, au bruit des pétards, aux sons des goum-goums, des tam-tams et des cymbales métalliques. Ils débütèrent par la danse des boucliers et des lances, exécutant diverses manœuvres très-compliquées sur le simple geste d'une espèce de chorégraphe en chef; simulant des combats, s'allongeant par files, serpentant en arabesques, s'enroulant et se déroulant tour à tour. Après diverses passes variées, la scène finit par une danse en rond, accompagnée d'un chant monotone et lent. La main droite appuyée sur l'épaule de leur voisin, et tenant leur bouclier de la gauche, les naturels prolongèrent pendant assez long-temps cette espèce de danse gracieuse et symétrique. C'était vraiment une fête orientale (Pl. XXV — 3).

Cette bourgade d'Harfours m'offrit l'occasion d'étudier mieux les mœurs de ce singulier peuple. C'est une race évidemment différente de la race purement malaise, avec la peau plus blanche, le visage plus arrondi. Ces deux caractères se reproduisent presque dans tous les sujets. Les yeux sont ovales, horizontaux, non bridés comme ceux des Chinois; les cheveux sont noirs, lisses et longs, surtout chez les hommes. Ceux-ci ont peu de barbe. Du reste, la teinte de la peau varie suivant la zone

qu'habitent les naturels, plus foncée sur le rivage, plus claire dans l'intérieur. Les individus provenant de croisements entre Harfours et Européens sont vraiment de figure et de formes gracieuses. Petits de taille, mais bien faits, les Harfours sont presque tous costumés à l'orientale, quoique peu d'entre eux pratiquent le mahométisme. Toutes les femmes sont vêtues. Les hommes du peuple seuls marchent presque nus, avec une simple chemise, ou un pagne qui leur tombe de la ceinture aux genoux. Ces indigènes sont doux, bons et hospitaliers; ils n'ont rien de cette férocité qu'on reproche aux Harfours des Moluques ou de la Nouvelle-Guinée. Soumis aux Hollandais, ils obéissent au Résident comme à un demi-dieu; et quand il voyage dans l'intérieur, tout le pays est en fêtes. Nous pûmes voir, dans notre tournée, un échantillon de ces réjouissances publiques.

Les Harfours n'ont pas de culte bien saisissable. On ne leur connaît ni temples, ni idoles, ni prêtres. Leur religion semble se réduire à une sorte de manichéisme pareil à celui des Tongas; ils croient aux esprits malfaisants, et, pour les conjurer, ils s'imposent des privations volontaires qui rappellent parfois les rigueurs du *tabou* polynésien. Ces esprits malfaisants ont une foule d'analogies avec les atouas de la Nouvelle-Zélande et les hotouas de Tonga. Les Harfours ont aussi des prêtres, ou plutôt des devins qui consultent, comme les augures romains, le chant et le vol des oiseaux, le mouvement des entrailles palpitantes. Souvent même ils poussent la jonglerie jusqu'à plonger leur tête dans le ventre fumant de la victime; puis, la retirant de là toute sanglante, ils prophétisent l'avenir en langage rythmique.

Avant la conquête, ces tribus d'Harfours, réunies en confédération de Manado, étaient régies par des chefs qui s'assemblaient en congrès pour traiter des affaires communes. Maîtres du pays, les Hollandais laissèrent vivre ces vieux usages. Seulement ils assujettirent à la sanction du gouverneur la nomination des principaux chefs (kapala-balaks), qui, à leur tour, avec l'approbation du Résident, nommèrent les hokkoms, ou chefs de villages. Une foule de contre-poids empêchent que cette autorité des indigènes ne devienne jamais ni menaçante, ni dangereuse pour les Hollandais. Aucun de ces emplois n'est héréditaire, et les kapala-balaks sont sous la discipline du Résident, qui, à la première faute, les met en prison. Aussi ces hommes restent-ils dans une soumission sans bornes. Des esclaves ne seraient ni plus doux ni plus obéissants. Un

Hollandais, quel qu'il soit, est pour eux une chose sacrée, et la canne seule du gouverneur, portée par un de ses pions, a une puissance souveraine. Ce signe de l'autorité hollandaise suffit pour commander le respect et l'exécution immédiate d'un ordre.

Après ces observations pleines d'intérêt, nous quittâmes Tomohon et la maison hospitalière du kapala-balak, l'une des plus belles que j'eusse encore vue, bien bâtie, bien meublée, avec des canapés aussi vieux que la conquête, et quelques vases d'argent, produit de l'industrie européenne. Tout le sol que nous parcourions alors était volcanique, avec quelques blocs de basalte semés çà et là, et des obsidiennes noires dans quelques ravins. Nulle part on ne voyait de coulées de lave bien caractérisées. Les principales cultures étaient le riz et le café. Après avoir traversé des plateaux ondulés, nous arrivâmes à la cime du *Gounong-Empong* (mont des Esprits), contrefort du Lokong, et élevé de 3,500 pieds au-dessus du niveau de la mer. De ce sommet, une perspective admirable s'offrit à nos yeux. La baie de Manado, ses îles, le terrain d'alentour jusqu'au mont Klobat, tout se déroulait devant nous. D'Empong on descendit vers Lota, où nous attendaient d'autres repas, d'autres fêtes, d'autres danses. Ce village est fort beau; sa rue large et propre est bordée de maisons assises sur des pieux dont quelques-uns sont assez bien sculptés. Parmi ces sculptures, on en voyait qui figuraient des Européens coiffés de bonnets et de chapeaux. De Lota, en quelques heures, nous gagnâmes Manado où la caravane n'arriva que fort tard. Il me resta à peine assez de temps pour faire mes adieux à mes nouveaux amis, et *le Siva* devant lever l'ancre le lendemain à l'aube, j'allai le soir même coucher à bord.

Célèbes est une grande île d'environ deux cents lieues de long, et qui se prolonge de la ligne équinoxiale jusqu'au 6° environ de latitude méridionale, offrant ainsi une surface d'à-peu près 16,000 lieues carrées. Comme division géologique, on peut la scinder en quatre grandes échancrures formant autant de péninsules. Politiquement et administrativement, on peut en outre la séparer en deux parties : les possessions immédiates des Hollandais et les possessions médiates.

Parmi les possessions immédiates, il faut citer :

Les districts de MANADO et GORONTALO, dont nous venons de parcourir une partie. Le premier

ressortant directement de l'autorité néerlandaise, le second régi par un sultan, vassal du résident de Manado. Ces deux districts, qui forment la péninsule N. E. de Célèbes, fort riches par le sol et la population, sont dans un état de prospérité ascendante. On y récolte du café, du riz, de l'or, et on y fait d'excellens cordages en fil de goumouti. Les trois villes principales des deux districts sont Manado, Gorontalo et Kema;

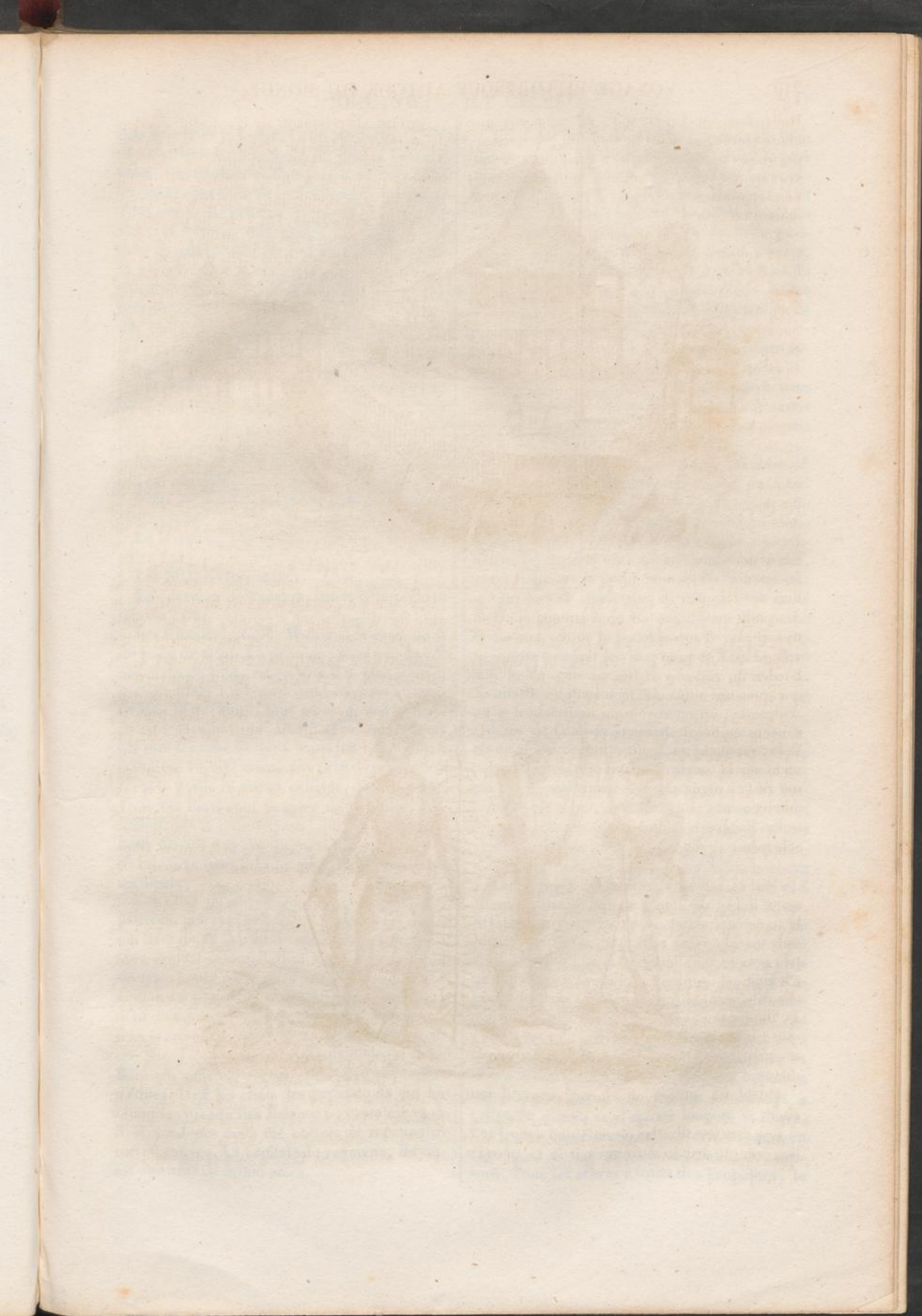
Le gouvernement de MACASSAR, subdivisé lui-même en plusieurs districts environnans, le petit district de Macassar avec ses trois bourgs, Campong-Barou, Malayo et Bouguis; puis, les districts méridionaux, la résidence de Bonthain et la résidence de Maros. Le district de Macassar, assez important jadis pour avoir donné son nom à un détroit, et aujourd'hui encore chef-lieu de la puissance néerlandaise à Célèbes, est un petit territoire de huit lieues carrées avec une population de 15,000 âmes, y compris les trois îles qui font face à la rade, havre immense et sûr. Le district de Macassar n'a point, d'ailleurs, de ville qui porte ce nom. Celle qui existait, et qui s'appelait en malais Oudjong-Padang, est effacée depuis long-temps : à sa place, il n'y a guère que le fort Rotterdam et la ville de Wlaardingien, peuplés de huit cents Européens fonctionnaires ou négocians et d'une garnison de trois ou quatre cents hommes. L'autorité civile y est exercée par un gouverneur ayant sous ses ordres cinq résidens placés dans les districts du nord et du midi, dans ceux de Boulecomba et Bonthain, ainsi que dans les îles Sambowa et Salayer;

Les districts MÉRIDIONAUX (*zuiden districten*) forment une résidence de deux cents lieues carrées, divisée en douze régences et renfermant 75,000 âmes;

Les districts de BOULECOMBA et BONTHAIN, d'une étendue de deux cent soixante lieues carrées et d'une population de 25,000 âmes;

Le district de MAROS, qui forme la belle résidence de ce nom, toute partagée en régences, dont quelques-unes ralliées, durant la dernière guerre entre la Hollande et l'Angleterre, aux États de Tanette et de Boni, viennent d'être reconquises par les Hollandais et annexées de nouveau à leurs possessions. L'étendue de ce district est de deux cent trente lieues carrées avec 100,000 âmes de population.

Les possessions médiates des Hollandais comprennent une grande partie de Célèbes. On pourrait même, avec plus de raison, les appeler la partie indépendante de l'île; car les princes qui les gouvernent ne relèvent guère des Hollan-





Napoleon 16

1. Maison d'Harfours à Manado.



Napoleon 16

2. Harfours de Manado.

dais que pour la forme. Cette partie de Célèbes se subdivise en une foule de petites souverainetés, qui tendent chaque jour à se fractionner davantage par suite de morcellemens apanagers. Tous ces petits princes vivent assez bien entre eux, et forment une espèce de confédération dont le gouverneur-général est regardé comme le *premier allié*. Les droits affectés à ce titre consistent en un rôle de médiateur dans les débats de prince à prince. Il y a, en outre, de la part des titulaires des principautés, serment de fidélité à prêter, obligation de subordonner le choix des nouveaux élus, lors de chaque vacance, à l'approbation du chef européen; enfin, engagement de soumettre la navigation indigène à une patente délivrée par les Hollandais; charges plus vexatoires qu'utiles, plus coûteuses que profitables pour ceux à l'avantage desquels elles ont été stipulées.

Voici quelles sont les possessions médiates des Hollandais :

Le MANPHAR, partagé entre sept princes alliés entre eux;

Les États de SIDEREENG,

Le royaume de TANETTE, sur la côte occidentale de l'île;

Les États de LOUHOÛ, WADJO et SOPENG, au N. du golfe de Boni. Le premier, situé sur la côte orientale de l'île, en est une des plus grandes souverainetés : il occupe seul environ un quart de tout le territoire, sans qu'on puisse toutefois préciser sa population. Quant à Wadjo et Sopeng, sur une étendue de deux cents lieues carrées, ils comptent 40,000 âmes à peu près de population. C'est la partie la mieux cultivée de toute l'île. Tous ces États sont peuplés de Boughis, race marchande et industrielle, qui fournit de très-bons marins aux équipages des *pros* malais, et se retrouve dans tous les parages de ces divers archipels;

Les États du roi de BONI, très-peuplés, mais pauvres, pouvant armer, d'après un état officiel qui date de 1824, 40,000 hommes, ce qui doit faire évaluer la population à 200,000 âmes sur six cents lieues carrées. Cette force territoriale et militaire a donné récemment au roi de Boni le désir d'empiéter sur les principautés voisines, et il en est résulté des guerres qui sont à peine éteintes. Sans l'intervention des Hollandais, le roi de Boni eût sans doute réalisé les envahissemens médités. Déjà les chefs des populations qui habitent les presqu'îles Balante ou orientale et du S. E. semblent avoir été obligés de reconnaître son patronage. La capitale du royaume, Bayoa, est une ville de 8,000 âmes.

Les États du roi de MACASSAR, souverain bien déchu depuis les temps où il gouvernait le plus puissant royaume de la Malaisie. Tous les voyageurs du xvii^e siècle parlent des Macassarais et de leur monarque : aujourd'hui, c'est à peine si on retrouverait quelques traces de cette puissance maritime. Sur trois cents lieues carrées, le royaume de Macassar compte à peine 65,000 âmes de population. Le roi actuel réside à Goa (Goak), dont les murailles ont été détruites en 1778.

Le district de TELLO, administré à l'heure actuelle par une reine vassale du roi de Boni;

Les États de TOURATE, partagés entre trois princes, anciens vassaux de Boni, mais devenus indépendans, lors de la guerre que les Anglais lui firent en 1814.

Quelques îles plus ou moins considérables dépendent en outre géographiquement de Célèbes. Dans le nombre, il faut citer le groupe de SALAYER, divisé entre quelques princes indigènes, qui ont reconnu la suprématie néerlandaise; les îles BOUTON, appartenant à un sultan, et où se trouve la petite ville de Kalla-Sousong, qui lui sert de résidence; SANGUR, à l'extrémité N. de la péninsule de Manado; SIAO, plus petite et située au S. de la précédente; BANCA, très-petite, mais très-fertile; le groupe de XOULLA, dont Xoulla-Mangala semble être la plus grande, et Xoulla-Bessy la plus petite. Cette dernière a un poste hollandais.

L'île de Célèbes, presque toute montueuse, n'en est pas moins fertile dans beaucoup de ses parties. Avant que les Hollandais, par suite des calculs vandales de leurs monopoleurs, les eussent fait arracher, des arbres à épices couvraient tous ces côtes. Des muscadiers, des girofliers versaient sur le littoral leurs récoltes abondantes. Aujourd'hui, les produits du pays se bornent à la culture d'une excellente espèce de café et à l'exploitation de mines d'or assez productives. À Macassar, on trouve en outre des mines de cuivre et d'étain. Dans les forêts qui couvrent l'île, on remarque des bois de construction, tels que le cèdre, le chêne, l'érable, des bois d'ébène, des bois de fustet, du calembac et du sandal. Il y croît aussi une sorte de bambou, qui s'élève jusqu'à quarante pieds de haut sur un à trois pieds de large. Ce végétal a de distance en distance des nœuds d'où sortent des branches nombreuses, garnies de feuilles semblables à celles du roseau et d'épines longues et dures. Les jeunes branches de cet arbre se mangent en ragoût, et sa tige sert à la charpente des maisons. Tous les arbres à fruits des Tropiques, le

palmier, l'arbre à pain, le manguier, l'oranger, le bananier, le noyer, s'y produisent en belles sortes. Parmi les arbres et les plantes utiles, il faut citer le cotonnier, le caféier, la canne à sucre, le riz, le poivre, le bétel, l'arec, le riz de montagne et le riz de terres baignées. La patate, l'igname croissent dans les clos à côté des chicorées, du pourpier, du chou, des raves d'Europe. On y trouve encore le blé de Turquie, la racine de manioc, le sel, le sucre fait avec l'arbre d'areng, le benjoin et le tabac. Les côtes sont poissonneuses, et l'écaille de tortue y fait l'objet d'un commerce important.

Couverte de pâturages, Célèbes a un grand nombre d'animaux quadrupèdes. Les chevaux macassars sont renommés dans toute l'Inde pour leur beauté, leur feu et leur vigueur. On en exporte pour Java, pour Calcutta, pour Canton, quelquefois même pour l'île-de-France, et sur quelque marché qu'ils se présentent, ces animaux sont de prompt et heureuse défaite. Le gouverneur-général de Batavia fit venir, il y a peu d'années, un assez grand nombre de jumens célèbres pour ses haras de Ganjar, et il paraît que cette race croisée avec les étalons javanais a donné de beaux poulains. Les autres bêtes domestiques sont le bœuf, la vache, la chèvre, les moutons et les cochons. Les cerfs, les sangliers, les babirossas, les sapi-outangs, les lièvres abondent dans la campagne. La race des singes y est malaisante et multipliée. Sans les boas qui leur font une guerre active, ils seraient les maîtres du pays. Les boas de Célèbes sont d'énormes reptiles, dont quelques-uns ont jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur sur neuf pouces de diamètre. Sans dard ni dents, ils ne sont point venimeux. Leur langue est fourchue et flexible; leur dos noir, annelé, avec des reflets d'or; leur ventre d'un blanc d'argent. D'autres serpens font encore la guerre aux singes, et, entre autres, un serpent très-vif, qui imite le cri du merle. Il y a aussi des serpens devins, de la taille du boa, qui poursuivent les rats, les mulots et les taupes; et des *cobra di capello*, aussi terribles que ceux de Ceylan, avec le dos d'un gris-brun, parsemé de taches noires, le ventre cendré, les yeux couleur de feu, la tête plate et recouverte d'une crête membraneuse, formant une espèce de casque hideux. Les familles des oiseaux sont aussi variées qu'éclatantes. L'aigle et le vautour planent sur la montagne; le gros corbeau d'Europe couvre presque toute l'île de ses troupes noires; les tourterelles, les faisans, les canards, les poules d'eau, les hérons blancs, fournissent d'excellent gibier. Les oiseaux, les pigeons, les

poules ne sont pas moins abondans. Il y a aussi dans les bois des variétés infinies de perroquets: le kakatoë blanc avec son diadème de plumes jaunes, qui se ploient et se déploient comme un éventail; le lori, presque tout rouge, avec la gorge noire et pourpre; enfin, le perroquet vert, le plus commun de tous. Un autre oiseau estimé est le térengoulon, gros à peine comme un moineau, mais couvert des couleurs les plus vives, avec le dos d'un vert émeraude éclatant, le ventre d'un jaune d'or, la queue bleu de ciel, le bec et les pattes écarlates.

Les races qui peuplent cette île sont sans doute diverses, quoiqu'on sache peu de chose sur elles. Deux divisions principales doivent d'abord être établies, les Malais de la côte et les Harfours de l'intérieur, les premiers plus bruns et moins beaux que les seconds, plus dissimulés, moins soumis, moins tranquilles. On a déjà vu ce contraste à Manado. Mais cette nomenclature ne suffit pas; car, outre les dissemblances ignorées, on connaît deux peuplades littorales qui diffèrent essentiellement entre elles de mœurs, d'habitudes, de lois, de culte: les Macassarais et les Boughis.

Les Macassarais sont robustes et grands, aimant le travail et supportant aisément la fatigue. Leurs traits seraient assez réguliers, si, par une coutume assez générale dans les îles malaises, on n'aplatissait le nez des enfans. Les prêtres mahométans ou *agguis* sont en même temps chargés de l'éducation de la jeunesse et des cérémonies du culte. Les hommes sont gais, jaloux, quoique d'un commerce facile; les femmes sont chastes et retenues. Les Macassarais aiment les exercices guerriers, les danses guerrières exécutées au son des goum-goums et des tam-tams; ils sont excellens écuyers, tirent fort bien de l'arc et manient avec adresse le sabre et le *cris*, presque toujours empoisonné.

La nourriture de ces indigènes consiste en viande, en poisson, bouillis et rôtis et assaisonnés d'épices; ils font deux repas par jour, l'un à neuf heures du matin, l'autre au coucher du soleil. Entre les repas, ils mâchent le bétel et l'arec, fument, ou boivent du sorbet, limonade aromatisée avec le girofle et la muscade. Le vin de palme est la boisson ordinaire des repas. L'habillement des indigènes consiste en une longue camisole ou veste qui descend jusqu'au genou et un pantalon d'étoffe légère. Les gens riches ont des vêtemens de brocard; la classe moyenne a de simples pagnes ou guinées. Quelquefois, un petit manteau est jeté par-dessus la camisole. La coiffure est tantôt un bonnet de soie

brodé, tantôt une bande d'étoffe semblable au turban des Turcs. Les grands et le peuple se rasent; mais ils gardent leur chevelure. Comme plusieurs peuplades malaises, ces indigènes se font limer et teindre les dents. Cette opération se pratique dès la douzième année. Fort propres d'ailleurs, ils usent du bain comme tous les mahométans et s'oignent le corps avec une graisse odorante. Les femmes portent des chemises de mousseline à manches courtes et étroites, qui se ferment sur le côté, des pantalons de soie tombant jusqu'à la cheville, avec un pantalon de mousseline par-dessus; elles bouclent et tressent leurs cheveux avec art. Comme on le voit, ce sont là les costumes et le luxe de l'Orient.

Les mariages se font, entre Macassarais, vers l'âge de quinze ou seize ans. Parmi les gens riches, le père du futur doit faire bâtir une maison pour loger le nouveau couple. Le matin de la noce, le fiancé, revêtu de ses plus beaux habits et accompagné d'un parrain, se rend à la mosquée, d'où il envoie des présens à sa future. Cette formalité remplie, l'*aggui* conduit le jeune homme dans le temple, lui détaille ses devoirs, puis lui demande s'il veut prendre telle fille pour son épouse; sur sa réponse affirmative, il le prend d'une main et tend l'autre au parrain, puis les conduit l'un et l'autre vers la mariée. A la mariée, il renouvelle la question: « Voulez-vous un tel pour votre mari? » Si elle répond oui, l'*aggui* réunit les mains des deux conjoints, et l'épouse donne à son mari une bague d'or. Ensuite on se met à table; puis, après le repas, on enferme pendant trois jours les mariés dans une chambre obscure, éclairée par une seule lampe, et fournie de quelques vivres par une vieille esclave. Au bout de ce temps d'épreuve, ils peuvent aller habiter la maison qui a été construite pour eux et où un grand festin termine la fête.

Le gouvernement de Macassar fut autrefois le plus puissant des mers malaises. Cet empire, florissant au seizième siècle, avait des colonies sur la plupart des îles qui l'entouraient; il avait une armée nombreuse, des flottes, des trésors, qui semblent aujourd'hui avoir disparu. Il y a bien encore un empereur de Macassar, mais il n'y a plus d'empire. Cet empereur est un simple membre de la confédération de Célèbes, un pauvre vassal des Hollandais. Jadis la couronne était héréditaire; on comptait même une succession de dix siècles de rois légitimes. L'armée, de 15,000 hommes environ, n'était payée qu'en temps de guerre. Le drapeau national est blanc et rouge, parsemé de croissans, de feuillages et d'oiseaux brodés en or.

Au milieu du seizième siècle, les Macassarais étaient encore idolâtres. Vers cette époque, l'Évangile y fut importé par des marchands de Ternate, et le roi et ses sujets reçurent, dit-on, le baptême des mains des Portugais; mais un demi-siècle plus tard, la foi mahométane pénétra dans le pays, par suite des relations des Macassarais avec les Achinois de Sumatra; et, depuis lors, ces indigènes sont devenus des musulmans fanatiques.

Les Boughis sont aussi musulmans, quoique d'une humeur moins intolérante que leurs voisins. Toute l'industrie maritime et manufacturière de l'île semble s'être concentrée entre les mains de ces Boughis, peuple actif, peuple navigateur. Ils fabriquent une quantité énorme de toiles de coton bleues, blanches et de diverses autres couleurs, des étoffes de soie écru, des pagnes, des nattes de prix. La pêche et le cabotage semblent être leur occupation la plus essentielle. Non-seulement ils parcourent tous les groupes circonvoisins, les Moluques, Sumatra, Bornéo, Java, les Philippines; mais ils abordent au continent indien, visitent Macao et Canton, Madras, Calcutta, Surate et Bombay, et poussent même leurs pros jusque dans les parages de la Mer-Rouge. Ce sont encore les Boughis, marins hardis et habiles, qui vont sur les côtes de l'Australie, et surtout dans le golfe de Carpentarie, pêcher ces tripangs, l'un des articles les plus avantageux du commerce avec la Chine.

L'île Célèbes appartient d'abord aux Portugais, qui s'y établirent en 1525, et s'y maintinrent même après avoir été chassés des Moluques. Les Hollandais ne s'en emparèrent que vers 1660, et la conserverent moins à cause des bénéfices qu'elle leur donnait que par la crainte de la voir tomber entre les mains d'une autre puissance. De tout temps les dépenses occasionnées par l'occupation ont excédé les recettes. On espère pourtant que les réformes introduites par le baron Van-der-Capellen rétabliront les choses sur un meilleur pied. Le régime absurde du monopole a pu étouffer à Célèbes toutes les richesses du plus beau sol; mais le commerce et la culture libres doivent lui rendre les avantages dont la nature l'a dotée. Du reste, ce sera une question qui reviendra pour nous, quand nous jetterons un coup-d'œil sommaire et général sur le système administratif qui a si long-temps régi ce que l'on nomme les *Îles à épices*.

Avant les Hollandais, l'histoire locale avait peu de choses à dire qui fussent dignes d'atten-

tion. Les peuples de ces îles, qu'on nommait Boughis, comptaient les années par les règnes de leurs princes. Suivant eux, et d'après la chronologie historique qu'ils suivent encore, trente-neuf rois ont régné à Goa-Macassar depuis l'origine de la dynastie actuelle jusqu'en 1809. Ce royaume, en mettant à treize ans la moyenne d'un règne, n'aurait donc que cinq cents neuf ans d'existence, et aurait commencé vers 1302 de notre ère. En 1610, les Macassaris, devenus mahométans et animés de l'esprit de conquête, forcèrent les peuples de Boni et de Wadjou à adopter leurs croyances. En 1640, Lamaderama, roi de Boni, ayant persécuté ses sujets pour les convertir, ceux-ci appelèrent les Macassaris, qui vainquirent le roi de Boni et gardèrent ses États sous leur vasselage. Dès lors leurs triomphes continuant, les Macassaris soumièrent encore Sumbawa en 1650, Xoulla et Bouton en 1655, et ruinèrent sur cette dernière île l'établissement hollandais. Leurs succès durèrent jusqu'au jour où l'amiral Speelman rencontra leur flotte de sept cents navires montée par 20,000 hommes, et l'anéantit. De cette époque date la puissance des Hollandais. Elle remonte à 1672, et au règne du rajah Palaka, empereur de Macassar.

CHAPITRE XXIV.

MALAISIE. — ILES MOLUQUES.

Le Siva, capitaine Norbott, était un joli brick de guerre, comme les Hollandais en ont dans ces parages pour le service de leurs colonies. Parti le 24 août de Manado, il doubla, par une jolie brise de terre, les îles qui terminent Célèbes au N. E. ; puis, quand il se trouva à une hauteur suffisante, il prit la bordée du sud qui devait le conduire à Ternate. Cette traversée sur une mer unie, par un beau ciel et une brise favorable, avec un excellent voilier, se passa sans incident remarquable. Le 27, *le Siva* mouillait sur la rade de Ternate, ayant en vue sa jumelle, l'île de Tidor.

TERNATE et TIDOR sa sœur, quoique petites îles l'une et l'autre, sont les points les plus importants du groupe Guilolo, connu sous le nom de *Moluques propres*. Toutes les deux sont surmontées de sommets coniques élevés de 6,000 pieds au-dessus du niveau de la mer et offrant entre eux une grande analogie. Quelques petites îles, comme Banjan, Motir qu'un ancien voyageur nomme l'île de la Volupté, Batchian et Makian qui a un cratère ouvert le long des flancs d'une montagne, sont des annexes de ces deux îles ;

leurs sultans ont même des colonies vassales sur la grande île de Guilolo.

Située par 0° 52' de lat. sept. et 125° 12' de long. à l'E. de Paris, Ternate a dix lieues de tour. Elle appartient à un sultan mahométan dont le magnifique *dalem* (palais) est bâti entre la ville et le fort néerlandais d'Orange. Ce sultan, que des traités politiques et commerciaux lient à la Hollande, s'était résigné, dans les temps de monopole, à l'extirpation de tous les arbres à épices, mesure désastreuse et absurde que le baron Van-der-Capellen a fait cesser depuis peu. Aujourd'hui, le monopole a fait place au régime du tarif. On paie aux cultivateurs de Ternate et de Tidor dix sous pour une livre de clous, douze sous pour une livre de macis, huit sous pour une livre de muscade.

Bâtie en amphithéâtre sur les bords de la mer, Ternate est une jolie ville peuplée d'environ 5,000 ames. Le sol de cette île fertile et bon comporte toutes les cultures intertropicales. Tout l'intérieur est peuplé d'habitans tranquilles et doux, indolens parce qu'ils ont peu de besoins et que rien ne stimule leur paresse. Les insulaires de Motir fabriquent d'assez jolies poteries qu'ils exportent sur toutes les îles environnantes. De tout temps, Ternate a été considéré par les Hollandais comme un poste très-essentiel, tantôt sous le point de vue commercial, tantôt sous le point de vue militaire. C'est l'une des frontières de la Malaisie néerlandaise. Aussi, attaqué à diverses reprises pendant la dernière guerre, le poste se défendit-il vigoureusement. Comme marché d'échanges, Ternate offrirait une foule d'avantages, si on savait mieux en apprécier l'importance. L'administration néerlandaise y est composée d'un résident assisté d'un secrétaire et de deux employés. On y compte aussi une magistrature, un conseil de justice et une chambre des orphelins.

TIDOR, plus peuplée encore que Ternate, avec une ville du même nom, obéit comme sa voisine à un sultan vassal des Hollandais. Le sol, les cultures y sont à peu près les mêmes.

Ces deux sultans ont, comme on l'a dit, l'un et l'autre un pied à terre sur la grande île de Guilolo, la plus vaste des Moluques, reproduisant en petit dans sa forme les quatre péninsules de Célèbes, avec ses grands golfes tournés également du côté de l'E. La partie centrale de l'île obéit à des chefs indépendans. BITJOLIE est la partie soumise au sultan de Ternate ; GALELA, celle qui dépend du sultan de Tidor. L'une et l'autre ont aujourd'hui des résidens hollandais.

Parmi les autres îles qui appartiennent aux